

HEBEL-KOLPORTAGE [SUITE]. UNE DISTRIBUTION DEPUIS SA MAISON DES BORDS DE LOIRE

Hebel, en Allemagne admiré de Kafka, Benjamin, Bloch, Brecht, Tucholsky, Heidegger, Canetti, Sebald, est en France peu connu. L'idée est de l'y introduire par la voie du colportage, anno 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, de l'y faire entrer non d'abord par un recueil complet, un livre clos – mais sous la forme éparpillée de tracts, de blogs, de feuilles volantes et brochures, dans des cercles, revues, groupements divers et attroupements, par le biais de lectures et de situations, où il n'a (à l'évidence) rien à faire ; dans des lieux occupés, habités ; dans des forêts ; sur des bords d'étangs et le long de quelques rivières un peu longues et non centrées (Meuse, Vilaine, Loire, etc.). « Voilà les histoires de Hebel. Elles ont toutes un double fond. En haut, le meurtre, le vol et les jurons ; en bas, la patience, la sagesse et l'humanité. » (Walter Benjamin) Ces historiettes furent la première fois imprimées dans des almanachs populaires que les autorités religieuses faisaient circuler dans les campagnes du Bade, depuis Carlsruhe : c'étaient les années de la Révolution en France, puis de la guerre en Allemagne – jusqu'en 1815. On vendait l'almanach – qui sortait en octobre – sur les marchés d'automne. Hebel, petit professeur de lycée, et membre de commissions du clergé protestant, eut pour tâche de fournir ces almanachs en historiettes, anecdotes, causeries, voire petits exercices mathématiques et devinettes. « Vous savez à quoi cela engage lorsque l'on veut faire passer ce qu'il faut dire à un public déterminé dans la vérité et l'évidence de sa vie » – « sans être aperçu ni interpellé ¹ ».

En ce printemps 2021, la librairie Le Livre de Tours s'associe à Pontcerq pour colporter des historiettes depuis son lieu. Or Hebel n'est pas ici un étranger : les amies et amis de la Maison, place du Grand Marché, savent que depuis des années c'est très souvent que les lectures organisées au Livre se terminent par une ou deux historiettes hébeliennes bien senties, lancées dans l'assistance, puis trans- ou colportées depuis là on ne sait trop jusqu'où.

(Pendant ce temps circule aussi une traduction de « Hebel et Kafka », discours prononcé par Elias Canetti en mai 1980 dans le Bade, et que nous imprimons sous la forme semblable de feuilles volantes ou flugblatts. Demandez-le si vous souhaitez ce texte, à Pontcerq ou au Livre !)

Pontcerq
Avril 2021

[11'] LE PETIT MENDIANT ²

Chez un homme d'un certain âge, qui était certes charitable, mais qui était très singulier, arrive un aimable petit mendiant ; et il lui demande une aumône. « Nous n'avons plus de pain blanc, depuis samedi déjà, et le noir est si cher car les miches sont si grosses. » L'homme, à qui l'ordre importait et qui ne pouvait pas trop souffrir la mendicité, dit : « Parce que tu es par ailleurs si discret – je ne t'avais encore jamais vu – et que tu viens aujourd'hui me voir pour la première fois, je vais quand même te donner une pièce de six kreutzers. Mais ne t'avise pas de réapparaître chez moi, sinon tu ne t'en sortiras qu'avec un sou ³. » Alors l'enfant, par la suite, allait chercher presque tous les deux jours le sou. Quand l'homme en eut assez des venues de l'enfant, il dit : « Maintenant j'en ai assez. Si tu t'avisés de revenir encore une fois, je te descends à un kreutzer. » Alors l'enfant, par la suite, vint tous les matins pour chercher le kreutzer. La cuisinière conseilla à l'homme de ne plus jamais rien donner à l'enfant : ainsi il ne viendrait sûrement plus. « Ah ?, dit-il, voilà qui m'est un fameux conseil. Car ne voyez-vous pas que moins on lui donne, plus souvent il vient ? »

[1812]

[11] LE MENDIANT JUDICIEUX

Habituellement, les mendiants mesurent les mots de remerciement qu'ils adressent à la valeur du don qui leur est fait. Celui dont il est ici question dit que cela est absolument infondé. À qui lui donne beaucoup, il souhaite que Dieu le récompense au centuple. Mais à qui lui donne peu, il souhaite une récompense multipliée par mille ou bien, si c'est moins encore, par cent mille. C'est que, dit-il : « Je dois supposer chez tous une équivalente bonne volonté. Qui donne peu a sans doute peu. Il me faut donc lui souhaiter davantage. Car faudrait-il que je contribue moi aussi à cela qu'à la fin les riches obtiennent tout ? »

[1810]

[15] MALHEUR DE LA VILLE DE LEYDE

Cette ville porte depuis des temps déjà immémoriaux le nom de « Leyde »⁴, et ne savait pourquoi, jusqu'à ce 12 janvier de l'année 1807. Elle se trouve sur les bords du Rhin, au royaume de Hollande, et elle avait avant ce jour onze mille maisons, qui étaient habitées par quarante mille personnes, et elle était assurément après Amsterdam la plus grande ville dans tout le royaume. On se leva ce matin-là comme tous les autres jours ; l'un récita son « Que Dieu veuille, en sa miséricorde... », l'autre n'en fit rien, et personne ne songeait à ce qui en serait le soir, bien qu'un navire avec soixante-dix barils pleins de poudre se trouvât dans la ville. On mangea à déjeuner, et de bon appétit, comme tous les jours, bien que le navire fût toujours là. Mais lorsque dans l'après-midi l'aiguille du grand beffroi fut à la demie de quatre heures – des gens *fleißig*-consciencieux étaient chez eux à travailler, de tendres mères berçaient leurs petits, des commerçants vaquaient à leurs affaires, des enfants étaient réunis à l'école du soir, d'oisives personnes s'ennuyaient et s'atablaient à l'auberge devant un jeu de cartes et une chope de vin, un individu soucieux s'inquiétait pour le lendemain, savoir ce qu'il mangerait, ce qu'il boirait, ce qu'il aurait à se mettre, et un voleur enfonçait peut-être justement une clef falsifiée dans une porte étrangère, – et soudain une explosion se produisit. Le navire avec ses

soixante-dix barils de poudre prit feu, explosa dans les airs, et en un instant (vous ne pouvez le lire aussi vite que cela arriva), en un instant des ruelles entières pleines de maisons, avec tout ce qui y habitait et vivait, furent détruites et réduites à un tas de gravats, ou terriblement endommagées. Plusieurs centaines de personnes furent enterrées mortes ou vives sous ces décombres, ou furent gravement blessées. Trois écoles s'effondrèrent, avec tous les enfants qui s'y trouvaient, des gens et des animaux qui étaient dans la rue à proximité du lieu de la catastrophe furent catapultés dans les airs par la puissance de la poudre, et ils ne retouchèrent terre que dans un lamentable état. Pour comble de malheur un incendie se déclara là-dessus, qui fit bientôt rage en tous lieux, et ne put presque jamais être éteint car de nombreux dépôts où l'on stockait les graisses et huiles issues de la pêche furent eux aussi rattrapés par les flammes. Huit cents des plus belles maisons s'écroulèrent ou bien durent être démolies. Alors l'on vit aussi à quel point tout peut être bien différent un soir de ce qu'il en était à matin, pas seulement pour un homme faible, mais aussi pour une ville importante et abondamment peuplée. Le roi de Hollande promit une récompense conséquente pour toute personne retrouvée vivante. Par ailleurs les morts que l'on tira des décombres furent portés à l'hôtel de ville afin de pouvoir être, de là, conduits par les leurs vers une digne sépulture. On aida de toutes parts. Bien que l'Angleterre et la Hollande soient en guerre, arrivèrent de Londres des navires remplis de denrées nécessaires, ainsi que de fortes sommes d'argent pour les malheureux, et ceci est beau – car la guerre ne doit jamais entrer dans le cœur des hommes. C'est bien assez terrible quand elle gronde au-dehors, aux portes des villes et à l'entrée des ports.

[1808]

[25] L'APPRENTI

Un jour, à Rheinfelden ⁵, un jeune homme, pour faits d'escroquerie, fut mis au pilori, au carcan, et un homme étranger au lieu, en bel habit, demeura parmi les spectateurs pendant tout ce temps, et ne le quitta pas des yeux. Mais lorsqu'une heure après, l'on fit descendre le voleur de sa place d'honneur et qu'on

lui devait encore, en souvenir, bailler vingt coups de bâton, l'étranger s'approcha de l'officier de justice, lui glissa un petit thaler en la main, et dit : « Baillez-lui les coups avec un peu d'alent, Monsieur du Bourreau ! Donnez-lui les meilleurs que vous ayez » ; et l'officier de justice pouvait cogner aussi fort qu'il voulait, l'étranger criait toujours : « Mieux que ça ! Encore mieux que ça ! » et il interrogeait de temps en temps le jeune homme sur la table d'exécution, avec un rire sarcastique : « Qu'est-ce que ça fait, mon petit gars ? Quel goût ça a ? »

Mais lorsque le voleur eut été chassé de la ville, l'étranger le suivit à distance ; et lorsqu'il l'eut rejoint sur le chemin de Degerfelden ⁶, il lui dit : « Tu me remets, le benêt ? » Le jeune homme dit : « Vous, je ne vous oublierai pas de si tôt. Mais dites-moi au moins pourquoi vous avez pris à mon malheur et déshonneur une telle joie, ainsi qu'à ce passeport qu'à coups de baguettes m'a rédigé l'officier de justice, alors que je ne vous ai pourtant pas volé, ni de toute ma vie lésé en aucune façon. » L'étranger dit : « En guise de leçon ; parce que tu avais arrangé ton affaire de façon si jobarde que c'était sûr qu'on te pincerait. Qui veut pratiquer notre profession, je suis le Zundelfrieder ⁷, dit-il – et il l'était en effet –, qui veut pratiquer notre profession doit initier son affaire avec ruse et la mener prudemment à bonne fin. Mais si tu veux te mettre en apprentissage chez moi, car il semble que tu ne manques pas d'entendement, et tu as reçu désormais une leçon, je veux bien te prendre avec moi et faire de toi quelque chose de correct ». Ainsi il prit le jeune homme comme apprenti, et lorsque peu après les bords du Rhin devinrent moins sûrs, il l'emmena avec lui dans les Pays-Bas espagnols.

[1811]

[41] PIEVE

Tout le monde connaît les marchands d'images et de cartes géographiques qui à travers le pays colportent leurs marchandises, images de saints, portraits d'empereurs et de rois, ou encore images de champs de bataille. Mais pour beaucoup ces marchands leur arrivent au pays comme les cicoignes ⁸, c'est-à-dire qu'ils ne savent d'où ils leur viennent. Ils viennent de Pieve,

dans le canton du Tessin, dans le Tyrol romand ⁹, et ce Pieve sert de preuve par l'exemple de ce qu'il est possible qu'advienne d'un pauvre village, quand à des pères économes et âpres à l'ouvrage succèdent d'aussi braves fils et petits-fils – et voilà pourquoi il y a plus à apprendre d'un tel marchand d'images que de toutes ses images mêmes ! *Pieve* a des sols ingrats. La terre n'y nourrit pas ses habitants. Longtemps, les pauvres gens vécurent péniblement et petitement du commerce de la pierre à feu, qui alors ne rapportait guère. Mais lorsque le propriétaire de la célèbre enseigne de livres et d'estampes, Remondini, à Bassano ¹⁰, vit que ces gens-là étaient à ce point âpres à l'ouvrage et *fleißig*-travailleurs, il leur confia ses gravures et ses *helgen*-saints, des mauvais d'abord, mais par la suite de toujours meilleurs, pour qu'ils se lancent avec dans un petit négoce. Avec cette marchandise ils se mirent à sillonner le Tyrol, la Suisse et l'Allemagne frontalière, et cela produisit déjà un mieux. Eux-mêmes prirent un plus grand plaisir aux empereurs et aux rois peints, aux prophètes et aux apôtres, qu'aux stupides pierres à feu. Ils avaient aussi moins lourd à porter et faisaient de meilleurs gains. Ils furent bientôt si avancés que le commerce des estampes n'eut pour eux plus de secrets et qu'ils le pouvaient pratiquer désormais avec leur propre argent. Et, chose à peine croyable, ils établirent en peu de temps des sociétés commerciales sédentaires à Augsbourg, Strasbourg, Amsterdam ; à Hambourg, Lübeck, Copenhague, Stockholm, Varsovie et Berlin. Dans toutes ces villes et dans d'autres encore on les trouve désormais à longueur d'année, avec vaste achalandage de très précieuses estampes et cartes géographiques. Une telle société arriva même jusqu'à Tobolsk en Asie ¹¹, et une autre, laquelle cependant échoua, jusqu'à Philadelphie en Amérique – et partout rien que des gens venus de ce pauvre petit village de *Pieve*. Mais en plus de ces enseignes sédentaires, nombreux sont les habitants de *Pieve* qui continuent de sillonner tous les pays de l'Europe, en particulier les Allemagnes, la Pologne, la Prusse, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Russie, l'Angleterre et la France. Tous les hommes à *Pieve* connaissent ce négoce et s'y emploient. Avant la Révolution française, quand leurs affaires allaient au mieux, on ne trouvait au moment de l'été, hormis les enfants et les vieillards, plus aucun homme dans les foyers : mais tous y rentraient un jour ou l'autre avec un pécule bravement acquis. Les femmes, pendant ce temps, accomplissaient les travaux des champs. Depuis la révo-

lution, et la guerre qui s'est propagée aux quatre coins du monde, ce négoce, prospère autrefois, a fort souffert. Et pourtant toute famille à Pieve a constamment un homme sur les routes. Dès sa plus tendre jeunesse, le fils accompagne le père dans ses expéditions et quand celui-ci se fait vieux il remet l'affaire au fils et passe retiré chez lui le reste de ses ans, dans le repos et dans l'aisance, et honoré.

Voilà les marchands d'images de Pieve. L'Ami de la maison rhénane connaît presque tous ceux qui à descendre ou remonter le Rhin vont par les routes, et devant chacun tire son chapeau ¹².

[1808]

[44] CONFECTION RAPIDE

Maint lecteur bien disposé, non plus que le tisserand, le teinturier, le tailleur, ne croira qu'un même jour le mouton ait porté la laine sur son dos, et l'homme le manteau. Certains penseront qu'il y a quelque chose de caché sous ces mots, de quoi berner les dupes. « C'est tout entendu, dit l'un, le mouton portait la laine et l'homme le manteau, mais le manteau n'était pas fait de cette même laine ; ou peut-être même était-il de lin ! » « Peine perdue, dit un autre, c'était la même laine. On aura étendu le manteau sur le dos du mouton. Et puisqu'il portait le manteau, il en portait aussi la laine. Les chevaux de la cavalerie russe, pendant la dernière guerre, ne portaient-ils pas des bottes ? Pardi, mais comment ? Aux pieds de leur cavalier ! » « – Peine perdue, répond l'Ami de la maison, le mouton porta ce même jour sa propre laine naturelle, comme elle lui avait poussé dessus la peau ; et l'homme le manteau, flambant neuf, et fait de cette même laine exactement. Bien des gens de la ville de Meinungen, en Saxe, ne voulurent croire que cela fût possible ¹³. « C'est qu'il faudra faire ceci et cela... », dit l'un. « – Il en sera fait ainsi qu'il faut, dit Monsieur Georg Wagner, fabricant de toile en ce lieu. Et alors celui-ci commença par faire tous les préparatifs nécessaires. Les préparatifs une fois faits, un mouton fut tondue à trois heures et demie le matin, puis la laine fut feutrée et graissée à l'huile d'olive. L'Ami de maison s'y entend quand il s'agit de causer arts et métiers... Il était alors quatre heures ¹⁴. À quatre heures, on apportait la laine dans la salle des machines : on la passa à la

machine à détricher, puis à la cardeuse, puis on la fila une première fois sur la machine à filer, puis elle fut filée plus finement, avant que dévidée. Il n'était alors que cinq heures et demie : c'est que sur la machine tout se fait en quantité et à grande vitesse. La laine filée fut alors portée dans l'atelier à tisser, et le fil de chaîne une fois ourdi sur l'ensouple, elle fut graissée et empesée. Tout cela fut accompli en une demi-heure. Mais jusqu'à ce qu'elle pût être extraite, séchée, puis montée sur le métier, huit heures sonnaient dans le pays. Alors on noua le fil, on apprêta la trame, et l'on tissa. À dix heures, la laine était devenue toile. Et maintenant sur le moulin à foulon. Et maintenant au tondeur de drap, où la toile fut chardonnée et apprêtée. À une heure et demie de l'après-midi, la toile fut plongée dans la teinture verte, et bien qu'on la refroidît à trois reprises, on put encore avant deux heures la dresser sur la rame, la sécher et l'enduire. Déjà le maître tailleur attendait les ciseaux à la main, ainsi que six compagnons, le fil déjà passé aux chas des aiguilles. La mesure en était déjà prise, la doublure déjà découpée. À six heures, le manteau était fait, et mis sur le corps. *Dictum factum.*

Peut-être bien que certains ne voudront toujours pas y croire. Mais :

Note bien, premièrement : que tout ce qui peut être travaillé par des machines se fait autrement plus vite qu'entre les mains de l'homme. Voilà ce que monsieur Wagner voulait précisément mettre en lumière.

Deuxièmement : que tout était commandé et préparé à l'avance. Une main attendait l'autre.

Troisièmement : que pour chaque besogne s'affairaient autant de mains que possible et qui y pouvaient atteindre.

Quatrièmement : que peu de marchandises est plus promptement façonné que beaucoup. Aucune main n'est assez preste, aucune machine assez artificieuse, pour confectionner et travailler cent aunes dans aussi peu de temps qu'il ne lui en faut pour une.

Cinquièmement : que tout se fit d'une manière fort réfléchie et avec la lenteur requise. Jamais il ne faut moins s'ébriver pour accomplir une tâche que quand l'on veut s'en tenir au délai imparti.

Note bien : avec tout ça, notre petit manteau revient à cher malgré tout.

Notes :

1) Hebel, *Briefe* [Lettres], p. 565 et 567, juillet-août 1817, cité par M. Heidegger, « Hebel. L'Ami de la maison », in *Questions III et IV*, trad. Julien Hervier, Gallimard, coll. Tel, 1976. / « verborgen Adj. *Gang Tür* dérobé(e) ; *Hebel* caché(e) ; *Falltür* secret (ète) » (Harraps universal, Dictionnaire Allemand/Français, 2008, p. 662)

2) « Le petit mendiant », traduit en français, a circulé d'abord localement comme tract à Rennes, au printemps 2016, pendant l'occupation de la Maison du peuple ; puis il a été repris dans une revue, *Pontcerq* (n° 1, octobre 2016). Circulation maximale des historiettes ! Colportage de Hebel ! [« *Kolportage* », « Littérature de colportage... Voir ce qu'écrit à ce sujet Marc Berdet, dans sa préface à : Walter Benjamin, *La Commune. La liasse k du Livre des passages*, 2016, p. 31-36].

3) Un « *Groschen* » dans le texte, soit trois kreutzers.

4) En allemand « *Leiden* », c'est-à-dire aussi : souffrance(s), peine(s).

5) En Suisse, dans l'Aargau, à vingt kilomètres à l'est de Bâle, sur le Rhin.

6) À deux petits kilomètres au nord de Rheinfelden, mais rive droite du Rhin, frontière passée : dans le Bade.

7) Figure de voleur de grands chemins qui réapparaît dans plusieurs historiettes de Hebel, ici ou là, d'une année l'autre... et que nous aussi aurons à cœur de vous faire passer en France, de temps en temps. (Il est inspiré à Hebel par une figure réelle : Friedrich Zundel – sur qui nous dirons un peu plus, le moment venu.)

8) Hebel emploie la forme alémanique « *Storke* » (cigogne) ; nous utilisons pour la rendre une forme française ancienne.

9) Il s'agit du village de Pieve Tesino, village de montagne situé dans le sud des Dolomites, dans le Trentin en effet (ou Tyrol romand). C'est par erreur en revanche que Hebel situe le village dans le canton du Tessin.

10) Les Remondini furent une famille d'imprimeurs et libraires italiens, sis à Bassano del Grappa (arrière-pays de Vicence), dont l'activité dura de 1650 à 1860. À partir de 1670, ils se spécialisèrent dans la diffusion d'images de saints et d'écrits satiriques. Suite à une querelle avec le roi d'Espagne Charles III au sujet d'une caricature, querelle qui conduisit à la menace d'une interdiction des exportations des estampes vénitiennes vers l'Espagne, Giovanni Battista Remondini se retira en 1772 à Castello Tesino (dans les montagnes du Trentin, à cinq kilomètres de Pieve...) ; là, l'activité reprit sous la direction du fils, puis du neveu de celui-ci, jusqu'à ce que les révolutions de 1830 et de 1848-49 viennent mettre un terme à ces activités. (Informations prises à Hannelore Schlaffer et Harald Zils, in Hebel, *Die Kalendergeschichten*, Munich, DTV, 1999/2001, p. 762)

11) Tobolsk : en Sibérie, 400 kilomètres après l'Oural.

12) « L'Ami de la maison rhénane » : l'auteur se désigne ainsi dans son almanach (qui porte lui aussi ce nom). // Il existe à Saint-Nicolas-de-Véroce, dans la vallée de Montjoie en Savoie, jouxtant l'église baroque, un petit musée : on y explique que la plupart des richesses de l'église et des chapelles de la paroisse ont provenu de l'émigration commencée au XVIII^e siècle : à Saint-Nicolas, on était colporteurs ; on partait « aux Allemagnes » (c'est-à-dire : Autriche, Bavière et Suisse alémanique). Des réussites sont attestées à Munich, Nuremberg, Vienne : l'adolescent part garde-balle, c'est-à-dire porte les marchandises pour un autre, puis se fait « trafiquant »

à son tour, se sédentarise dans une ville et devient négociant ; enfin il est marchand – ce qui fait de lui dans sa ville d’émigration un notable. (On lit dans ce musée un texte de marchands souabes adressé à la Diète de l’Empire pour se plaindre de la concurrence de ces colporteurs étrangers.) // Du petit colporteur venu des montagnes existent des esquisses de Watteau.

13) Hebel transforme le nom de Meiningen (ville de Franconie), qui est dans sa source (*Der Freimüthige oder Unterhaltungsblatt*, Berlin, 1814). « *Meinungen* » : en allemand, des « opinions »...

14) Quelle blague ! Ici Hebel se vante (*mit Verlaub!*). « *Krempelmaschine* », « *Lockmaschine* », « *zum Zeddel spulen* », « *Walkmühle* », etc. : pas un mot qu’il ne pompe à sa source (cf. note précédente). *Merke* : Le traducteur, derrière, en a bavé pour rendre.



Watteau, “ Colporteur savoyard ”
(partant aux Allemagnes ?)

Imprimé en commun par la librairie Le Livre (24, place du Grand Marché, Tours) et Pontcerq (Rennes), avril 2021. NB : « Le petit mendiant », « Le mendiant judicieux », « Malheur de la ville de Leyde » ont paru une première fois dans *Revue incise* n° 4 (septembre 2017). « L'apprenti », « Pieve » et « Confection rapide » ont paru dans *lundimatin* (en février et en décembre 2019). Traduction : Pontcerq.